



FLUX NEWS

Flux News

Date: 01-06-2022

Page: 24+25

Periodicity: Quarterly

Journalist: -

Circulation: 0

Audience: -

Size: 1 721 cm²

Breath in HORST FESTIVAL

Il est des projets qui activent des dynamiques de l'espace tout en investissant largement certains des enjeux majeurs qui traversent nos sociétés. S'inspirant du riche poème L'acte de respirer de Sony Labou Tansi, l'exposition, conçue par Sorana Munsya et Evelyn Simons, explorent la respiration tel un instrument potentiel de résistance politique, une force répétitive, instinctive et nécessaire tant, comme elles le rappellent, « il faut d'obstination pour conserver le droit de respirer... » S'inscrivant au cœur du projet passerelle Living Traces de Kanal qui entend contribuer à décentrer les regards en invitant à découvrir la diversité artistique congolaise, belge et belgo-congolaise, les curatrices entendent, pour leur part, y considérer « le Congo et la force que ce pays continue d'exercer, comme une voie à suivre pour comprendre où cette lutte peut mener (...) ». Démarrons l'interview en remontant aux origines de la création de HORST – Arts and music Festival.

Evelyn Simons : HORST existe depuis 2014. Je précise que je n'étais pas attachée au Festival dès sa création. Entre 2014 et 2018, s'est écrit un premier chapitre à l'initiative de Mattias Staelens, Jochem Daelman, Wim Thijs, Thomas Van Ostaede, et Tim Borguet, autour du château d'Horst à Holsbeek, où ils ont commencé à repenser ce que pourrait être un festival en collaboration avec le duo d'architectes Gijs Van Vaerenberghd. Quand nous avons déménagé à Vilvorde, nous avons gardé le nom Horst car celui-ci avait déjà fidélisé un large public. L'exposition, à l'époque, était essentiellement conçue autour de la manière de réenvisager les pistes de danse. En 2019, HORST a pris place sur son site actuel (Asiat, un ancien terrain militaire) qui dispose de 22 bâtiments. Cela correspond également à la période où j'ai intégré le projet avec mon profil spécifique largement orienté vers l'art contemporain. Les arts visuels ont pris plus d'importance avec la mise en œuvre de commandes *in situ*. L'exposition a dès lors pris en quelque sorte son autonomie et, aujourd'hui, nous nous situons, exponentiellement, dans les circuits de l'art contemporain en Belgique et à l'international. Horst, c'est aussi un projet en constante évolution. Cette année, l'accueil de Sorana Munsya, comme co-commissaire, nous permet d'accroître

d'avantage cet ancrage et d'approfondir les recherches thématiques. Par ailleurs, la collaboration avec Kanal rend, aussi, possible l'ouverture à toujours plus d'artistes.

Parlant de la collaboration avec Kanal, votre exposition *The Act of Breathing* participe de leur programme *Living traces*. Comment s'y inscrit-elle ? Quelle en est sa place spécifique parmi l'ensemble des propositions que recouvre ce programme ?

Sorana Munsya : Ce programme est caractérisé par la volonté de créer un lien entre Bruxelles et Kinshasa. Dans ce cadre, j'ai été invitée à y travailler et j'ai proposé à Evelyn qu'elle rejoigne également le groupe de curateurs invités. Par la suite, la co-curation avec Evelyn s'est imposée sur base d'une envie commune de travailler ensemble. De fil en aiguille, la co-production HORST/Kanal est devenue évidente vu l'ancrage d'Evelyn et le large territoire d'expression qu'offre HORST. Nous tenions aussi à garder un terrain de jeu non institutionnel en regard de la structure imposante que représente Kanal. Cette combinaison nous a semblé judicieuse.

ES : Kanal nous offre un soutien financier et une communication accrue mais nous gardons l'autonomie sur les productions. Par ailleurs, Kanal prend en charge la partie de l'exposition qui se déroule à la Cinematek.

SM : Nous avons eu beaucoup de liberté ne fut-ce que de ne pas devoir nous limiter à Kinshasa. Nous allons largement au-delà dans le choix des artistes que nous avons posé en regard des questions que nous voulions aborder.

Votre exposition prend pour assise le poème *The Act of Breathing* de l'écrivain et poète congolais Sony Labou Tansi. Quels en est la sève qui vient nourrir le propos de votre exposition ?

SM : En réfléchissant aux manières de décoloniser les musées ou les espaces publics, je me suis rendue compte que ces espaces-là étaient loin de l'être mais avaient déjà quelque peu opérés leur mutation notamment à partir de la voix des activistes et des congolais en général qui nous font désormais voir notre environnement différemment. Même si, par exemple, les statues n'ont pas été déboulonnées, ces voix ont permis qu'elles

puissent être regardées autrement. Vu que nous sommes dans le contexte d'un festival de musique et qu'Evelyn travaille déjà beaucoup sur ce que la musique peut transmettre comme connaissance, cette question de la voix pouvait dès lors être partagée. Quant au choix de l'assise, Sony Labou Tansi est un poète qui m'accompagne depuis longtemps et son poème *The Act of Breathing*

nous a paru très pertinent en regard de la question de la voix vu que celle-ci émerge de la respiration.

Il y a aussi la manière dont ce texte résonne par rapport au temps que nous traversons qui intègre les congolais mais tous les autres aussi. Dès lors, nous avons décidé de prendre ce poème comme point de départ pour développer notre projet curatorial. Celui-ci pose la respiration comme espace de lutte mais aussi comme geste empêché à l'instar de ce processus de décolonisation qui a toujours autant de mal à être appréhendé, à respirer ou à tout le moins, suffoque à beaucoup d'endroits. Il ne suffit pas de mettre des artistes congolais ensemble pour faire une exposition qui questionnerait la décolonisation... C'est beaucoup plus complexe que cela. Dès lors, il était très vite évident qu'Evelyn et moi-même ne ferions pas une exposition sur le Congo ou sur la décolonisation mais une exposition qui prendrait le Congo via ce poème comme un point de départ pour penser la lutte. Il est manifeste que la présence congolaise en Belgique a poussé ce pays dans des débats importants qui sont ceux de la décolonisation de l'espace public, des musées etc... et qu'au final, elle apporte aussi une respiration pour cet ex pays colonisateur.

ES : On tenait aussi à ne pas aborder l'invitation à réaliser une exposition sur la décolonisation par des réponses mais tout au contraire opter pour une décentralisation du sujet en y injectant de la confusion et du trouble...

Dans ce cadre posé, qu'est-ce qui a fondé le choix de la dizaine d'artistes qui constitue le cœur battant de votre exposition ?

SM : Au départ du poème de Sony Labou Tansi, nous avons défini quatre axes, la respiration comme déjà évoqué, l'excavation (chercher en creusant dans l'histoire, dans la terre...), la collectivité, la voix. A partir de là, nous avons réfléchi aux artistes qui pourraient dialoguer avec l'un ou l'autre axe que nous souhaitons aborder. La plupart des œuvres sont aussi de nouvelles productions.

Si on parle de respiration, le travail des mountaincutters, la convoque de manière à la fois métaphorique et concrète. Ce duo d'artistes aborde cette question-là par les gestes qu'il pose et leur manière même de travailler. D'autres artistes ont été choisis en raison du lien existant entre nous. C'est de cette manière que je travaille en construisant des liens sur le long terme.

Un artiste comme Benjamin Orlow, même s'il n'est ni congolais, ni belge nous intéresse car il

travaille sur la question des monuments, sur l'image de la masculinité héroïque que l'on identifie largement dans l'espace public, ici, en Belgique, en Europe et au-delà. Nous nous demandions ce qu'il pourrait créer dans notre contexte. Nous avons organisé aussi avec lui un talk avec Laura Nsenguyimva, une artiste rwandaise très impliquée sur les questions relatives à la décolonisation de l'espace public. Soraya Luntangu Bonaventure (qui est aussi dj et qui performera durant le festival sous son nom de DJ Bonaventure) et Ali-Eddine Abdelkhalek présentent une vidéo qui est le fruit d'un travail de recherche réalisé à Kampala avec la chorale congolaise, Kingdom Gospel Choir. Ils y explorent les liens qu'on peut tisser entre la spiritualité dans le monde des églises et celui de la nuit. La voix y est convoquée de même que les collectivités. C'est un travail qui pouvait interagir avec d'autres notamment ceux qui parlent de la respiration comme quelque chose qu'on cherche sous la terre (mountaincutters) ou avec quelqu'un comme Pascale Marthine Tayou, un artiste qu'on savait capable de travailler dans le contexte qui est le nôtre, très éloigné du white cube.

ES : En effet, l'exposition prend ici la forme d'une promenade de bâtiment en bâtiment, chacun offrant à un artiste, un cadre dans lequel il peut déployer son univers.

SM : Michèle Magema, quant à elle, ouvre l'exposition avec une œuvre intitulée *Sonographie, l'acte de respirer* reprenant ainsi le titre du poème. Elle a fait graver sur des plaques en laiton les ondes que forment sa voix quand elle récite le poème, des dessins inspirés par le texte et pour certaines, des mots ou des phrases. Cette première salle est donc recouverte sur son pourtour de l'ensemble de ces plaques et offre également à entendre sa voix, lisant le poème.

ES : Laure Prouvost réalise une piste de danse en forme de grande baleine dans laquelle, on dansera tous ensemble. A la fin du festival, elle restera dans l'état où elle est, sans doute remplie de déchets renvoyant à l'image d'un étouffement possible dû au trop plein de consumérisme. Cet axe écologique prend toute sa place également dans la question de la décolonisation. Le souffle doit être partagé à l'échelle de l'ensemble de l'écosystème constitué d'humains et de non humains. Par extension, nous voulions également aborder le thème de manière intersectionnelle: la résistance à l'oppression coloniale allant de pair avec la résistance au patriarcat et au capitalisme. Le travail de Laure manifeste la manière dont le capitalisme et notre consumérisme persistant dépouillent notre planète de son souffle.

Le display de l'ensemble de l'exposition participe-t-il de cette idée de longue respiration ?

ES : Au niveau conceptuel, c'est tout à fait l'idée. Il s'agit d'aborder la respiration de plusieurs points de vue, à partir des œuvres et de ce qu'elles charrient comme potentialités réflexives

tel un grand souffle qui détermine une collectivité agissante...

L'exposition est enrichie d'une programmation de films à la Cinematek orchestrée par Monique Mbeka Phoba, quelle en est son contour ?

SM : Il s'agit d'une carte blanche offerte à une réalisatrice de films congolaise qui vit en Belgique depuis très longtemps et qui travaille en profondeur sur le rapport cinéma et colonisation. Elle a fait une sélection orientée sur les relations entre Bruxelles et Kinshasa. Le programme est enrichi par la présence de deux artistes, Agnès Lalau et Mega Mingiedi de même que celle de Jean Kabuta dont on montre un film qui donne à voir une discussion qu'il a entretenue avec Monique Mbeka Phoba, il y a quelques années. Il faut savoir que Jean Kabuta a une histoire incroyable qui est connectée à la voix puisqu'il arrive en Belgique dans les années 50 à l'occasion de l'exposition universelle de 58.

Il fut l'un des enfants exposés qui formaient Les troubadours du roi Baudouin, cette chorale d'enfants congolais qui chantaient dans l'exposition. Il retourne au Congo vers la trentaine où il peut bénéficier de la tradition du Kasâlâ qui œuvre à la réparation. Elle est basée sur l'improvisation de poèmes qui s'apparentent à des louanges destinées à une personne par la communauté. Cette tradition qui existe dans plusieurs pays africains dont le Congo lui a permis de se retrouver dans son identité et de se reciviliser. Aujourd'hui, retraité, il a été professeur d'étude africaine et de langues germaniques à l'Université de Gand, tout en développant un certain nombre de formations autour de cette tradition. Il a aussi été un des rares à développer des ouvrages scientifiques en plusieurs langues congolaises. On présente dans l'exposition une vidéo réalisée il y a dix ans dans sa maison en Belgique où il parle de sa vie. Il est également présent dans la programmation de films de Monique Mbeka Phoba puisqu'il joue dans le premier film projeté, *Palaver*. Un film qui a été tourné en Belgique en 1969, il avait une vingtaine d'années.

Agnès Lalau et Mega Mingiedi proposent des œuvres qui nécessitent un espace d'exposition plus classique comme celui offert par l'espace de Bozar jouxtant la Cinematek. Agnès Lalau propose une film d'animation créé à partir de ses gravures. Dans ce film, on voit progressivement apparaître certaines parties de son visage ainsi que des parties d'une statuette Luba. En arrière-fond, Agnès Lalau s'entretient avec sa mère qui parle le tshiluba, sa langue maternelle. Cette langue, Agnès elle-même ne la comprend pas. Une statuette culturelle Luba (RDC) apparaît telles les différentes parties de son visage. Soit, une véritable quête identitaire en réponse au manque de transmission de l'héritage culturel dans un contexte post-colonial.

Mega Mingiedi y présente un dessin complexe à l'instar d'une miniature ou d'une cartographie fait

de symboles Kuba et d'éléments architecturaux de Kinshasa et de Bruxelles. A l'intérieur de celui-ci, se noue un dialogue entre deux personnages qui posent Tervuren comme objet de discord. Le travail demande une attention soutenue pour en appréhender toute sa richesse formelle et contextuelle.

ES : Il est important pour nous, ici, que soit présent ce type de témoignage en regard de l'histoire de la colonisation qui est encore trop peu enseignée en Belgique. Nous organisons deux Open Air les 18 juin et 30 juillet pour activer l'exposition. Ceux-ci sont balisés par une série de talks et de tables rondes. Dans ce cadre, nous avons aussi invité Jean Kabuta (qui réside actuellement au Canada) à s'entretenir avec le public de Horst, le 18 juin et avec celui de la Cinematek, le 23 juin.

Pour en revenir à la spécificité de HORST, un projet au croisement du musical et du visuel, comment s'opère ou que mettez-vous en place pour qu'il y ait captation des publics de l'une à l'autre scène? Il y a la pièce de Laure Prouvost qui intègre les deux sphères, mais encore ?

ES : Il faut savoir qu'au niveau organisationnel, c'est assez lourd donc nous évaluons chaque année la pertinence de ce que nous mettons nouvellement en place tout comme désormais nous réfléchissons en terme de durabilité pour la créa-

tion des podiums qui ne sont plus nécessairement tous recréés chaque année mais parfois réenvisagés sur base de l'existant comme par exemple avec ROTOR. Nous expérimentons aussi d'autres modalités temporelles. L'année passée, nous avons démarré par l'exposition et le festival correspondait à son finissage. Cette année, le Festival ouvre notre exposition ce qui devrait permettre un véritable croisement des publics. Nous avons mis en place durant celui-ci une équipe de médiation qui propose notamment des visites guidées en plusieurs langues. Il y a aussi un podium polyvalent, parmi les 6 podiums dédiés à la musique, qui accueillera chaque jour du Festival, une table ronde et une performance autour de la thématique de la respiration dont celles de Michèle Magma, Reinel Bakole et Fallon Mayanja. Cette année, nous avons aussi œuvré à la mise en œuvre d'une collaboration avec Art Brussels. Comme tu le constates, notre souhait est d'embrasser un public le plus diversifié possible et de mettre en œuvre des contextes partagés pour favoriser les croisements de ces différents mondes.

Pour terminer, j'aimerais aborder brièvement ce qui est au fondement de vos pratiques curatoriales respectives?

SM : Pour ma part, je suis psychologue et on me demande souvent comment cette activité s'articule avec celle de curatrice. Je commence seulement à poser des mots sur cette question. Je me rends compte que dans ma façon de travailler avec les artistes, il y a quelque chose qui est marqué par la nécessité d'un dialogue dans la longueur et dans la lenteur. De plus en plus, je m'in-

téresse à des questions qui tournent autour du soin. J'envisage par exemple, ici, le Congo comme un espace qui soigne la Belgique. Les questions qui sont liées à ce que le Sud apporte au Nord et pas nécessairement uniquement en termes de matières premières ou autres mais plutôt en termes d'apports intellectuels. Il m'intéresserait dans le futur d'approfondir largement cette question-là.

ES : Ce qui est primordiale dans ma pratique, c'est le dialogue avec l'artiste, spécifiquement dans le cadre de productions spécifiques à des contextes marqués par la rencontre avec le public. Ma pratique se construit de manière empirique sur base de mes expériences et de mes échecs, parfois. Il m'intéresse aussi de réenvisager autre-

ment la manière dont l'art investi de grande question comme la justice sociale etc... Il me paraît plus que jamais nécessaire d'interroger l'écosystème du monde de l'art qui n'est pas étranger aux situations qu'il dénonce parfois...

SM : La question de l'objet me pose de plus en plus question. J'aurais envie de pouvoir m'en éloigner tant il coûte parfois des sommes astronomiques et fait souffrir tellement de gens. En même temps, bien souvent, il contribue à en nourrir tellement aussi. Ce n'est ni tout noir, ni tout blanc. Ce qui est certain, c'est qu'il y a beaucoup de choses à réinventer dans nos pratiques....

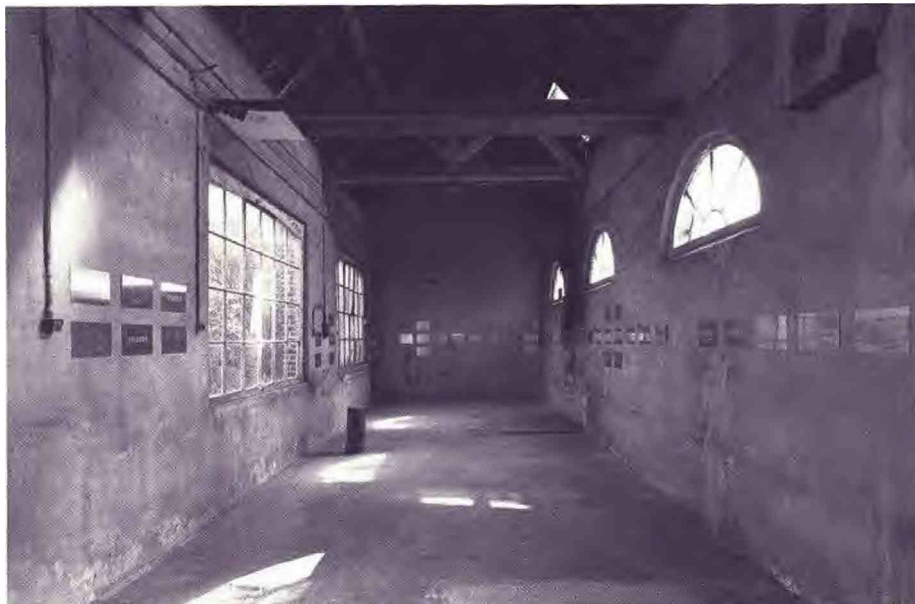
Entretien mené par Pascale Viscardy, le 26 avril 2022



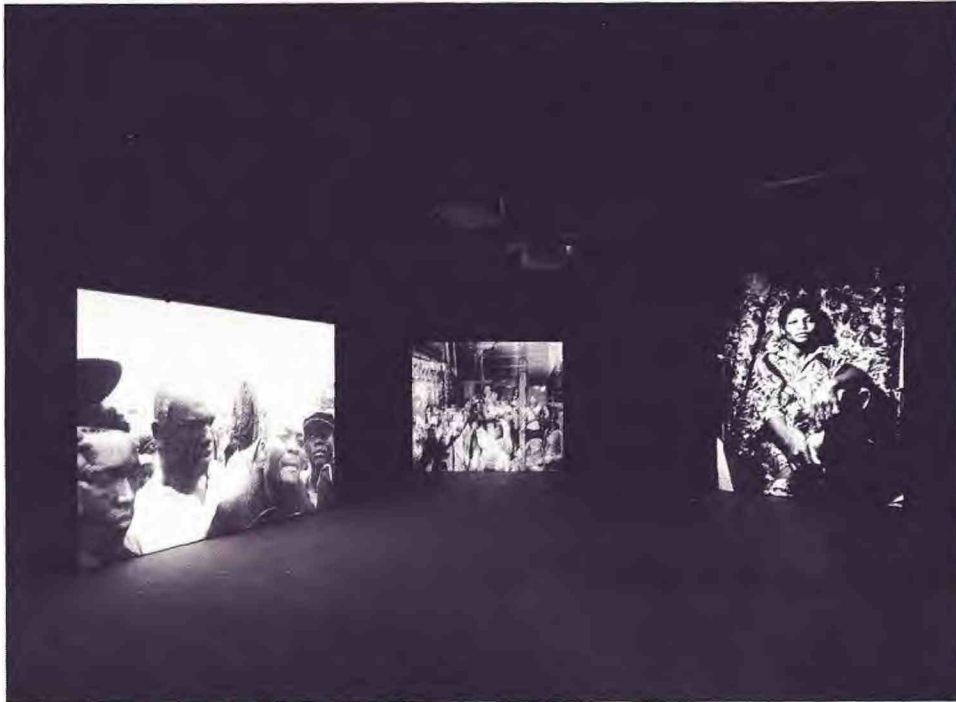
Laure Prouvost, Hovering Caress Amere, 2022, Courtesy of the artist and Horst Arts & Music. Photo credit Illias Teirlinck



Benjamin Orlow, Ritual City, 2022, 217 cm x 140 cm x 109 cm, stoneware, soil. Courtesy of the artist and Horst Arts & Music, KANAL Centre - Pompidou, Finnish Cultural Institute Benelux and Frame Finland. Photo credit Eline Willaert



Michèle Magma, Sonographies - L'Acte de Respirer, 2022, engraved messing plates, 60 x 20 cm x 30 cm. Courtesy of the artist, Horst Arts & Music, KANAL - Centre Pompidou and Irène Laub Gallery. Photo Eline Willaert



Leonard Pongo, *The Uncanny*, 2011-2017, photo projection. Courtesy of the artist. Photo credit Eline Willaert

The Act of Breathing

Sous commissariat de Sorana Munsya et Evelyn Simons

Maika Garnica, Kris Lemsalu, Soraya Lutangu Bonaventure & Ali-Eddine Abdelkhalek, Michèle Magma, mountaintcutters, Anthony Ngoya, Benjamin Orlow, Leonard Pongo, Laure Prouvost et Pascale Marthine Tayou, Jean Kabuta, Mega Mingiedi, Agnès Lalau

Horst Arts & Music

En co-production avec KANAL – Centre Pompidou

Dans le cadre du programme Living Traces

Site Asiat - Mechelsesteenweg 255, 1800 Vilvoorde

Du jeu. au di. De 11H -18H

Visite guidée chaque samedi 14:00 → NL & FR 16:00 → EN

Evènements

« A day at horst » : 18/06 et 30/07

« Perspective events » : 29/05, 12 & 26/06, 10 & 24/07

Cinamatek (avec le support de Bozar) - rue Baron Horta 9, 1000 Bruxelles

Lu., ma., me. et ve. De 17H30—21H00 sa. de 16H30—21H00 je. et di. De 14H30—21H00

Programme de films curaté par Monique Mbeka Phoba Juin 2022

Exposition jusqu'au 31/07

<https://www.horstartsandmusic.com/exhibition>

<https://www.cinamatek.be/>

<https://kanal.brussels/fr/actualites/living-traces>